

F1 (4)

LES LOBI DE LA Z. K. B.

J.L. CHALEARD - ORSTOM -UR MSA

P.S. N'DAW - CIRES

ABIDJAN - ORSTOM 1990

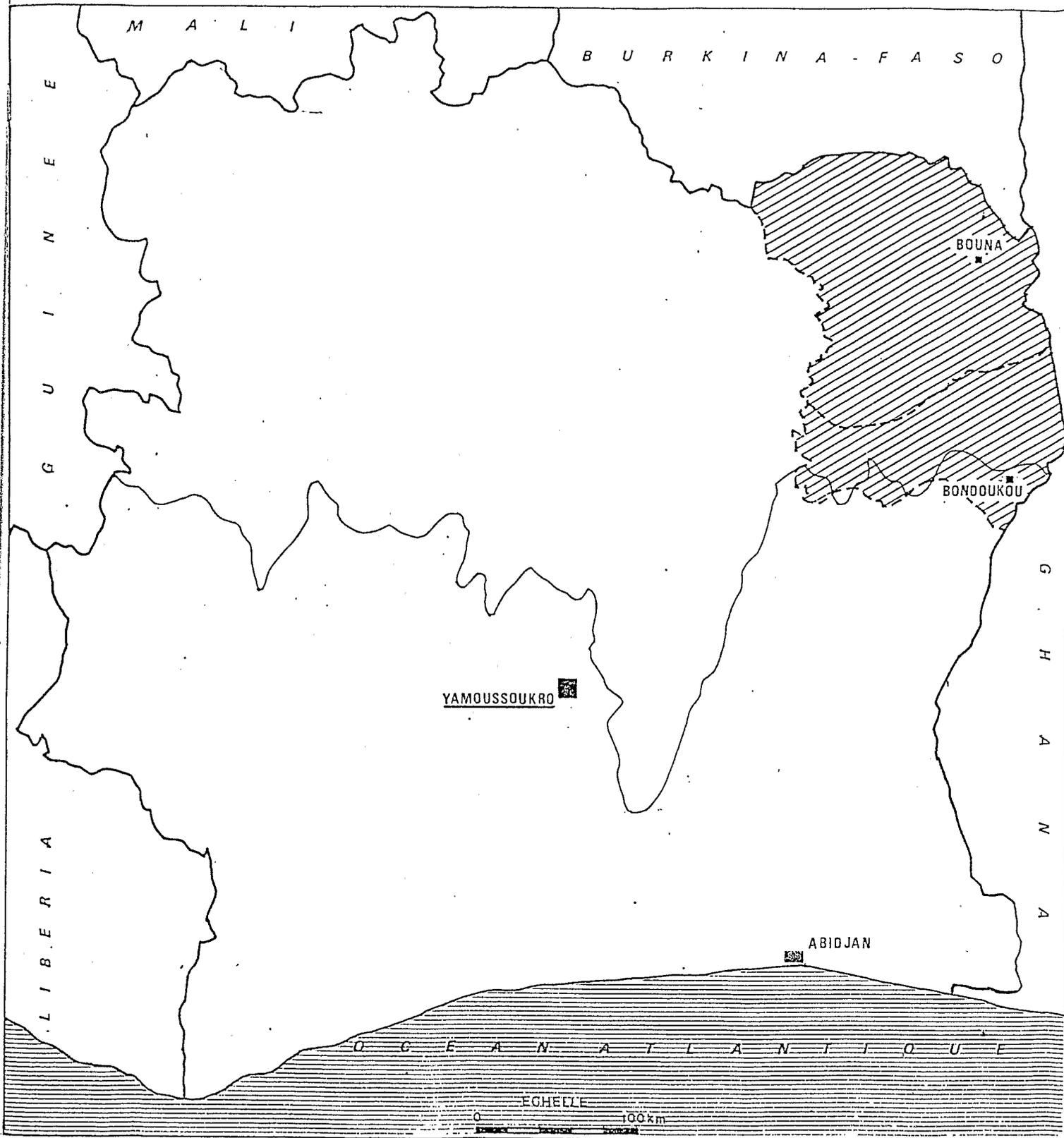
31235 ex 1

Le Nord-Est de la Côte d'Ivoire (fig.1) est resté longtemps à l'écart de l'agriculture marchande d'exportation, contrairement au sud forestier qui est entré très tôt dans l'économie commerciale avec le développement des plantations arbustives, où même à certaines régions de la zone des savanes comme le pays sénoufo où le coton connaît un vif essor depuis les années 1960.

Pourtant les systèmes de production de cette région ne sont pas restés immuables et connaissent depuis quelques années des transformations spectaculaires. Avec l'explosion urbaine qu'a connue la Côte d'Ivoire depuis trois décennies, le Nord-Est s'est spécialisé dans la production d'igname précoce pour ravitailler les villes, spécialement Abidjan, énorme marché de plus de 2 millions d'habitants. A partir des années 1980, un programme de développement rural intégré financé en partie par la Banque Mondiale a cherché à promouvoir différentes cultures vivrières et depuis 1984 le coton.

La zone comprise entre Kolodio et Bineda, appelée Z.K.B., est un bon exemple pour étudier l'agriculture du Nord-Est dans ses aspects les plus dynamiques (fig.2). Cette zone était vide jusqu'à une date récente. A partir de 1969, l'administration y a créé de toutes pièces des villages de peuplement lobi. Il s'agissait de fixer ces populations qui, venant du Burkina Faso, effectuent, depuis le début du XX ème siècle, un mouvement lent et continue de migration vers le sud, dans une région peuplée de koulango à l'origine. Ainsi, alors que l'ensemble de la région est composé de populations variées, à dominante lobi, koulango et abron, les premiers majoritaires au nord, les seconds au sud, la Z.K.B. connaît un peuplement exclusivement lobi. Par ailleurs, alors que les lobi vivent en général dans de très petits villages en ordre dispersé, ici,, ils ont été groupés dans de grosses agglomérations dépassant 500 voire 1000 ou 2000 habitants. Ceci n'est pas sans conséquences sur l'évolution de la zone, les lobi étant réputés être des agriculteurs entrepreneurs, et la taille des

LE NORD EST-DE LA COTE D'IVOIRE

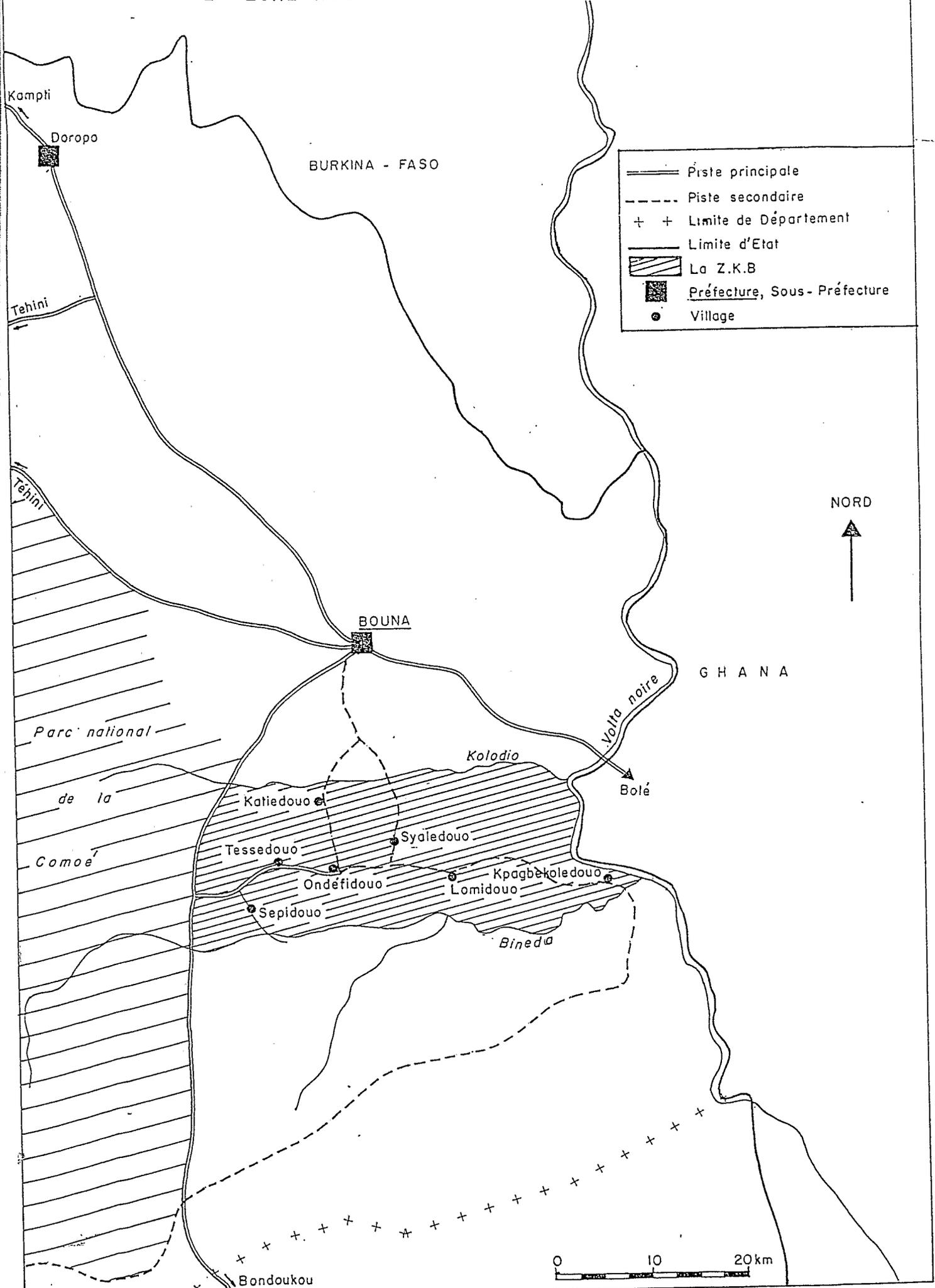


tablie par: J.L. CHALEARD et P. S. N' DAW - 1990

-  Nord-Est
-  Capitale, métropole
-  Chef-lieu de Département

-  Limite de Département
-  Limite septentrionale de la forêt
-  Limite d'Etat

LA ZONE KOLODIO-BINEDA DANS LE NORD-EST



agglomérations posant des problèmes de déplacement sur les champs ce qui est susceptible d'accélérer les mutations provoquées par les contraintes agricoles.

Ainsi, la Z.K.B. nous semble un bon exemple pour analyser l'agriculture du Nord-Est dans certains de ses aspects les plus dynamiques, en même temps que son évolution. L'étude s'appuiera sur des suivis d'exploitations effectués entre 1984 et 1987, dont les résultats serviront de base pour dégager les grands traits des systèmes de production de la zone, et d'enquêtes complémentaires réalisées en 1989 et 1990, permettant de mesurer l'ampleur et les limites des évolutions en cours (1).

I. DE GRANDES EXPLOITATIONS VIVRIERES.

1. Des exploitations relativement grandes.

Dans la Z.K.B. la taille des exploitations est relativement élevée à l'échelle du Nord-Est (tab.1): elle atteint 7,41 ha ici, contre moins de 3,50 ha pour l'ensemble de la région, et elle est également supérieure à la moyenne de la sous-préfecture de Bouna, où les exploitations sont en moyenne les plus vastes du Nord-Est (tab.3).

Toutefois, cette moyenne recouvre de fortes inégalités. Si la majorité des exploitations se concentre entre 4 et 7,99 ha, plus du quart est inférieur à 4 ha tandis que 18,2% dépassent 12 ha. L'écart est de 1 à 24 entre la plus grande et la plus petite exploitation. L'écart-type, de 4,62, est élevé, signe d'une forte dispersion.

2. Un système de culture qui associe igname et céréales.

Comme dans toutes la Côte d'Ivoire, les paysans associent au sein de l'exploitation des plantes variées. Les céréales

(1) 30 exploitations en 1984-85 et 1985-86, 33 en 1986-87 ont été suivies, dans 3 localités: Lomidouo, un des villages les plus récents, Ondéfidouo, la plus ancienne des agglomérations de la Z.K.B. et le plus peuplée, et Sépidouo. En 1989-90, une partie de l'échantillon a été revue: la totalité des exploitants d'Ondéfidouo et quelques uns de Lomidouo et Sépidouo. Pour plus de détail sur l'échantillonnage et les méthodes de suivis voir N'DAW P.S. (1987).

l'emportent nettement (tab.2), couvrant 64 % des superficies. Il s'agit surtout de maïs, mil et sorgho, le riz tenant une place modeste. L'igname, deuxième plante en importance couvre plus du tiers des superficies. Il s'agit principalement d'igname précoce qui seule ou associée couvre 96,6% des superficies en igname, avec de nombreuses variétés dont la plus connue et la plus prisée par les consommateurs est l'igname "kponan".

Au total, igname et céréales occupant l'essentiel de l'espace cultivé, les autres cultures n'ont qu'un rôle secondaire.

Les produits d'exportation tiennent une place extrêmement modeste. Les grandes cultures de la zone forestière, pour des raisons écologiques sont exclues ici. Le coton développé à partir de 1984 n'occupe que de très faibles superficies au moment des enquêtes (1986), comme d'une façon générale dans l'agriculture lobi. L'anacarde qui prend de l'importance plus au sud, dans la sous-préfecture de Nassian, est absente ici.

Toutefois, aux cultures principales sont associées des cultures secondaires extrêmement nombreuses. Ainsi avec l'igname dominant les gombos, le manioc, et surtout le mil, présent sur 92,8 % de la superficie des parcelles d'igname. Parmi les céréales, le maïs est souvent associé au sorgho ou au mil, ces trois cultures étant elles même complantées d'arachide, piment, gombo, pistache etc.

Le choix des productions répond d'abord à des exigences climatiques et pédologiques. La région est inscrite dans la zone soudanienne à climat tropicale qui fait alterner une saison humide de mai à octobre et une saison sèche de novembre à avril. Les pluies, de l'ordre de 1200 mm par an, sont suffisantes pour la plupart des cultures pratiquées, et sont suffisamment étalée pour que les paysans ne connaissent pas de morte saison dans l'année comme c'est le cas dans les régions plus septentrionales, notamment au Sahel. Par ailleurs, le climat, joint aux sols profonds développés sur les savanes pré-forestières et les forêts claires, convient bien à la

culture de l'igname précoce, à condition que celle-ci soit faite sur défriche. Mais la fréquence de sols sableux souvent médiocres réduit les terres favorables à l'igname. Et, les totaux pluviométriques sont insuffisant pour assurer, en culture sous pluie, une bonne récolte de riz, ce qui limite cette spéculation. Surtout, les précipitations dans leur total annuel comme dans leur répartition au cours de l'année sont très irrégulières ce qui peut nuire considérablement aux rendements. De ce point de vue, la multiplication des cultures dans le même champ et la multiplicité des associations sont un moyen de diminuer les risques inhérents aux variations climatiques.

3. Superficies et population.

Les exploitations de la Z.K.B. bénéficient d'une main d'oeuvre familiale nombreuse (tab.3 et 4): 9 actifs et 16 résidents par exploitation contre respectivement moins de 5,1 et 8,9 pour l'ensemble régional. C'est ce qui rend compte en partie de l'importance des superficies cultivées. Les liens entre surface et population ne sont toutefois pas rigoureux comme en témoignent des coefficients de corrélation peu significatifs, inférieurs à 0,50 pour les relations superficies cultivées/nombre d'actifs et superficies cultivées/nombre de résidents (tab.5), car, au-delà d'une tendance à l'augmentation des superficies avec les effectifs de population, il y a de forts écarts à la moyenne qui font baisser la relation. Dans le détail, on s'aperçoit que les petites exploitations cultivent les plus faibles superficies par actif et par résident signe d'une moins bonne utilisation de la main d'oeuvre ou de techniques plus intensives que dans les grandes unités agricoles. Ce sont les exploitations moyennes, entre 8 et 12 ha, qui cultivent les plus vastes superficies par actif et par habitant (tab.4). Dans les grandes exploitations, une "sous" utilisation de la main d'oeuvre familiale dans quelques cas fait baisser les moyennes, ainsi que l'adoption du riz et, dès 1986 du coton, cultures plus intensives (2).

(2) Pour le coton, voir 3ème partie.

En outre, l'utilisation d'une main d'oeuvre rémunérée et de formes d'aides extérieures à l'exploitation, viennent perturber la relation (tab.6). Si plus de 90% des unités agricoles ont recours à la main d'oeuvre rémunérée, l'utilisation de celle-ci est très inégale. Globalement, l'emploi de la main d'oeuvre rémunérée, comme le recours aux formes d'aide extérieures, augmente avec la taille des exploitations, ce qui accroît les inégalités entre petites et grandes unités agricoles, et explique en partie que les superficies cultivées par actif et par résident augmentent avec la taille de l'exploitation.

Les relations entre les différentes cultures et les effectifs de population ne sont pas très significatives, avec des différences sensibles cependant, selon les cas. Elles sont meilleures dans le cas des céréales que dans celui de l'igname. Une comparaison avec les exploitations koulango de la région de Nassian montre qu'au contraire, dans ce cas, la relation entre igname et population est bien meilleure. C'est le signe d'une destination différente des produits. Dans le cas des koulango de Nassian, l'igname est la culture nourricière par excellence. Chez les lobi de la Z.K.B., l'igname est destinée à être vendue et n'a aucun lien avec l'effectif de population à nourrir. En revanche, ici, les céréales constituent l'aliment de base, et sont donc mieux corrélées au nombre de résidents. Le faible taux des coefficients dans l'ensemble prouve cependant que les relations ne sont pas simples et que de nombreux éléments interviennent dans le système de production pour infléchir les superficies cultivées (3).

(3) Il faudrait également tenir compte de la productivité différenciée des céréales en fonction des associations culturales et de leur place dans les assolements (cf. tab. 6 et 7 -2ème partie).

Tab. 1 : LES EXPLOITATIONS DE LA Z.K.B. en 1986-87

Classe de taille (ares)	Exploitation		Superficie/exploitation (ares)				% de superf. totale
	Nb	%	IGN	CER	AUTRE	TOTAL	
0- 399	9	27,3	86	105	20	211	7,8
400- 799	10	30,3	202	384	-	586	24,0
800-11.999	8	24,2	366	622	-	988	32,3
12.000 et +	6	18,2	463	980	19	1.462	35,9
ENSEMBLE	33	100,0	258	474	09	741	100,0

Tab 2 : LES ASSOCIATIONS CULTURALES DANS LA ZKB (1986-87)

CULTURES DOMINANTES	CULTURES PURES (ARES)	CULTURES ASSOCIEES (ARES)	TOTAL (ARES)	%
Igname	110	8.389	8.499	34,8
Maïs + sorgho	294	9.076	9.370	38,3
Maïs + mil	332	1.850	2.182	8,9
Sorgho	173	2.007	2.180	8,9
Mil	197	1.189	1.386	5,7
Riz	-	536	536	2,2
Coton	268	-	268	1,1
Arachide	-	24	24	0,1
TOTAL	1.374	23.071	24.445	100,0
%	5,6	94,4	100,0	

Tab. 3 : POPULATION ET SUPERFICIES CULTIVEES DANS LE NORD-EST (1985-86)

SOUS-PREFECTURE	Nbre d'expl. enquêtées	% Lobi	Nbre. résid. /expl.	Nbre actifs /expl.	Sup.. /expl.	Sup.. /résid	Sup. /actif
BOUNA + DOROPO	104	66,3	10,8	6,4	503	47	78
TEHINI	58	69,0	8,7	5,3	350	40	66
NASSIAN + NORD	103	8,7	6,7	4,2	147	21	35
BONDOUKOU							
SANDEGUE + SUD	101	0,1	9,2	4,7	117	13	25
BONDOUKOU (*)							
Ens. Régional	366	32,2	8,9	5,1	272	29	49

(*) Café-cacao non compris (faibles superficies par exploitations)

Tab. 4 : POPULATION ET EXPLOITATIONS DANS LA Z.K.B. (1986-87)

Classe de taille	Nbre résid. /expl.	Nbre actifs /expl.	Sup. cult. /résid. (ares)	Sup. cult. /actif (ares)	Dép.dim. /expl. (1000 F)	% d'expl avec aide extérieure
0- 399	8,3	5,1	25	41	19	22
400- 799	15,6	8,7	38	67	43	30
800-11.999	12,6	7,6	70	116	72	50
12.000 et +	21,4	11,3	45	81	84	50
Moyenne	16,0	9,0	45	80	51	36

Tab. 5 : POPULATION ET SUPERFICIES DANS LA Z.K.B. : COEFFICIENTS DE CORRELATION (1986-87)

POPULATION SUPERFICIES	ACTIFS	RESIDENTS
Igname	0,33	0,21
Céréales	0,42	0,40
Sup. tot. cult	0,47	0,45
(Ign. Nassian)	0,33	0,45

II. DES TECHNIQUES SOMMAIRES MAIS PERFORMANTES.

1. Un système dévoreur d'espace.

En général, les techniques employées par les paysans lobi sont rudimentaires. L'outillage est limité: machette utilisée principalement pour défricher, et daba qui permet le labour, le buttage des ignames, le sarclage, sont les instruments essentiels.

La création de nouveaux champs, après défrichage sommaire se fait par le feu, comme presque partout en Côte d'Ivoire. Les limites du champ sont celles du brûlis. La première année sur défriche pré-forestière ou forestière, les paysans plantent l'igname qui représente 91,1 % des superficies cultivées en première année (tab.6). Les trois ou quatre années suivantes sont semées les céréales (97,8 % des superficies) qui sont cultivées jusqu'à ce que le sol s'épuisant, les rendements déclinent; la parcelle est rarement cultivée au-delà de 6 ou 7 ans. Elle est alors abandonnée. Ce système qui suppose en permanence de nouvelles terres à défricher et qui laisse derrière lui des sols épuisés est extrêmement consommateur d'espace. Il rend compte de la migration lobi du nord vers le sud de la zone. En effet, lorsque la totalité des sols d'un secteur sont épuisés, le paysan lobi migre à la recherche de nouveaux territoires disponibles.

Mais ce système limite les travaux de défrichement pénible à une année sur cinq ou six en moyenne. Il permet de cultiver de grandes superficies par actif (près de un ha), ce qui, dans une agriculture manuelle et utilisant peu d'intrants est important, puisque les récoltes dépendent des superficies cultivées. En même temps, les résultats sont assez bons.

2. Des productions par habitant meilleures que les rendements par hectare.

Compte tenu de la pratique d'associations multiples, il est difficile de donner des rendements précis pour chaque culture. Toutefois, quelques tendances apparaissent nettement au vu des chiffres. Le système de production lobi, extensif,

fournit des rendements qui ne sont pas négligeables, proches de la moyenne nationale, mais éloignés de ce que l'on peut atteindre en système intensif.

L'igname précoce donne 8,9 t./ha en moyenne (tab.7). S'y ajoute près d'une tonne/ha d'ignames tardives, élevant les rendements moyens de tubercules à 9,7 t./ha (1). En outre, il faut tenir compte de la présence fréquente de mil sur la parcelle qui fournit un apport complémentaire non négligeable (244 kg/ha). Ces résultats, assez bons, s'expliquent en partie par les potentialités des sols mis en culture pour la première fois et enrichis par le brûlis. Néanmoins ils restent modestes dans la mesure où des rendements supérieurs à 10t./ha sont relativement faciles à obtenir dans la culture de l'igname. Mais, la production par habitant est élevée (1433 kg/résident) indice d'une bonne productivité du travail.

Les rendements en céréales, cultures qui succèdent à l'igname, paraissent moins bons que ceux des tubercules. Toutefois, l'association maïs-sorgho, qui suit fréquemment la sole d'igname, donne des récoltes annuelles dépassant 1,3 t./ha signe que les rendements, en deuxième année de culture, sont encore élevés. Il est évident que ceux-ci diminuent au fur et à mesure que le champ est cultivé, ce qui contribue à faire baisser la moyenne, et explique les faibles résultats en mil et surtout sorgho, cultures dominantes à partir de la cinquième année. Mais la préparation des champs est alors limitée à un simple nettoyage, réduisant d'autant le travail, et permettant de cultiver des superficies plus étendues. Aussi, la production par habitant paraît-elle d'un niveau satisfaisant, supérieure aux besoins alimentaires (314 kg/hab.), comme en témoignent les ventes de céréales, productions nourricières de base pourtant des populations lobi.

3.Des revenus intéressants.

(1) Ces rendements moyens varient selon les années et peuvent être plus élevés. Ainsi, en 1984-85, ils atteignaient 12,2 T/ha pour l'igname précoce en culture pure ou associée principale.

Dans l'ensemble les revenus agricoles sont relativement élevés: plus de 415000 F CFA /expl., environ 45 000 F CFA par actif et près de 26 000 F CFA par résident en 1986-87 soit pratiquement le double des résultats des autres secteurs de la région (2).

L'essentiel des rentrées monétaires provient de la vente de l'igname (tab.8) et particulièrement de l'igname précoce, commercialisée sur place auprès de marchands qui viennent la chercher, ou expédiée directement par les paysans eux-mêmes à Abidjan. L'igname représente près de 83 % des revenus des exploitations. Les autres spéculations fournissent des rentrées monétaires extrêmement limitées, même si, aux revenus tirés de la vente des céréales il faudrait ajoutés ceux, non négligeables, que procurent aux femmes, la fabrication et la vente de la bière de mil: l'ensemble des grains fourni moins de 15% des entrées monétaires, et les autres cultures moins de 3%!

L'importance de l'igname dans les revenus des exploitations est un phénomène relativement récent. En effet, l'igname tenait une place secondaire dans les systèmes de production lobi anciens. Dans les années 1920, Labouret n'assigne au tubercule qu'un rôle secondaire dans la production et les ventes (3). Les denrées valorisées et consommées en priorité sont les produits sacrés dits "amers" tels le sorgho ou le mil, qui ne peuvent faire l'objet de ventes que de la part de chefs de maisonnées qui ont "gagné la daba", c'est à dire qui ont été émancipés par leur père et qui ont reçu de lui la houe. L'igname appartient à la catégorie des produits "froids", moins prisés, mais qui peuvent être commercialisés sans restriction, ce qui rend compte de sa place modeste autrefois et de son succès aujourd'hui. Peu consommé, ne faisant l'objet d'aucun interdit susceptible d'entraver sa vente, l'igname précoce a pu devenir une grande culture marchande même chez les jeunes, et pour ces derniers un moyen efficace d'émancipation économique.

(2) Pour une comparaison des revenus des différents secteurs du Nord-Est voir CHALEARD J.L. (1990).

(3). LABOURET H. (1931), pp.331-361 .

En revanche, les céréales, sont peu vendues car réservées en priorité à l'auto-consommation familiale. On remarque toutefois que ce sont les plus gros producteurs d'igname qui vendent également les plus grandes quantités d'autres produits, notamment de céréales, cumulant ainsi les revenus tirés des différentes spéculations. L'argent du maïs, entre autre, sert souvent à payer les manoeuvres qui viennent défricher et butter le champ d'igname, permettant aux producteurs disposant de surplus céréaliers d'accroître leurs superficies en tubercules.

Compte tenu des rendements et des prix de vente de l'igname précoce, le système de production lobi, assure une bonne rémunération de la journée de travail. Avec un prix de 65 F CFA/kg (moyenne observée en novembre-décembre 1986), et des rendements de l'ordre de 8,1 t./ha, les revenus théoriques, une fois déduits les semenceaux (2 t./ha) et en estimant les pertes à environ 30 %, sont compris entre 1000 et 1100 F CFA/jour, ce qui est nettement supérieur à toutes les autres cultures pratiquées dans la zone. Encore, ce calcul ne tient-il pas compte des prix beaucoup plus élevés auxquels certains producteurs ont vendu leurs ignames à Abidjan (jusqu'à 125 F CFA/kg), ni des revenus complémentaires tirés de l'igname tardive et du mil associés (4).

On comprend dès lors que tant qu'il leur reste des espaces à défricher et que la demande urbaine se maintient, les lobi continuent à pratiquer ce système extrêmement rémunérateur. Toutefois, à terme, ces choix techniques et culturels buttent inévitablement sur le manque de terre. C'est dans ce contexte que doivent s'analyser les évolutions récentes de l'agriculture de la Z.K.B.

(4) Ces calculs sont approximatifs car les temps de travaux varient entre 250 et 300 j./an selon les évaluations, et les pertes de 25 à 50%. BORDES M. (1979) estime la rémunération de la journée de travail à 703 F CFA dans le Nord-Est ce qui nous semble très inférieur à la réalité dans la Z.K.B., pour 1986-87. Certains producteurs, qui ont vendu leur récolte en juillet-août 1986 à Abidjan, ont obtenu en moyenne plus de 100 F CFA/kg, frais déduits, ce qui valorise la journée de travail à plus de 2000 F CFA.

Tab. 6 : ROTATIONS CULTURALES (1986-87)

Année	1 ^è année	2 ^è année	3 - 4 ^è année	5 - 7 ^è année
Cultures principales				
Igname	8.499	-	-	-
Mil	259	170	309	648
Maïs-mil	43	382	1.757	-
Maïs-sorgho	37	7.808	1.285	239
Sorgho	-	-	1.090	1.091
Arachide	24	-	-	-
Coton	112	-	51	104
Riz	357	12	12	155
TOTAL	9.332	8.372	4.505	2.237
%	38,2	34,2	18,4	9,2

Tab. 7 : LES RENDEMENTS VIVRIERS DANS LA Z.K.B. (1986-87)

Cultures associées principales	Sup. (ha)	RENDEMENTS (kg/ha)			
		Cult. principale 1 ^è récol	2 ^è récol	Culture second.	TOTAL
Igname précoce	2,61	1.489	9.147	-	10.636
Igname préc. (+ tardive)	79,50	5.027	3.806	817	9.650
Igname tardive	2,63	11.303	-	-	11.303
Ign. tard. (+ préc.)	0,25	5.133	-	3.747	8.808
Maïs (+ sorgho)	93,70	793	-	580	1.373
Maïs (+ mil)	21,82	638	-	444	1.082
Sorgho	21,80	467	-	-	467
Mil	13,86	479	-	-	475

Tab. 8 : LES REVENUS DES PRINCIPALES CULTURES DE LA Z.K.B. (1986-87 en F.CFA)

Culture	Revenu /expl.	Revenu /hab.	Revenu /actif	%
Igname	344.115	21.145	37.480	82,8
Maïs	10.973	675	1.195	2,6
Sorgho	15.124	930	1.680	3,6
Mil	18.358	1.130	2.000	4,4
Riz	15.488	950	1.690	3,7
Arachide	2.424	150	265	0,6
Coton	9.262	570	1.010	2,2
TOTAL	415.745	25.580	45.290	100,0

Tab. 9 : L'EVOLUTION DU COTON DANS LA Z.K.B.

Campagne	1987-88	1988-89	1989-90
Nbre producteurs	35	73	141
Superficiés (ha)	39,0	109	194
Tonnages	50,9	113,9	
Rendements (t/ha)	1,3	1,0	

Tab. 10 : COTON ET POPULATION DANS LE NORD-EST EN 1988-89

ZONE CIDT	POP. RURALE (1988)	SUP. E.N.I. coton (ha)	HA/ 100 HAB.
TEHINI	38.687	691	1,8
NASSIAN	20.664	427	2,1
BOUNA	56.390	910	1,6
dt. Z.K.B	8.851	99	1,1
ENSEMBLE	115.741	2.028	1,8

Sources : CIDT

Tab. 11 : EVOLUTION DE LA POPULATION DE LA Z.K.B. (1975-1988)

VILLAGE	1975	1980	1988
LOMIDOUO	-	773	2.094
ONDEFIDOUO	766	1.045	2.292
SEPIDOUO	685	1.019	1.200
ENSEMBLE	1.879	4.461	9.126

Sources : R.N.D. 1975. Rec. adm. 1980 - RGHP 1988

VILLAGE	Nbre de producteurs	Superficiés (ha)	Production (t.)	Rendements (t./ha)
ONDEFIDOUO	54	80	91,7	1,15
SEPIDOUO	4	2	1,2	0,60
TESSODOUO	2	4	2,9	0,73
DRALEDOUO	13	13	18,1	1,39
LAMIDOUO	-	-	-	-
YATIEDOUO	-	-	-	-
KPOGBOKOUDOUO	-	-	-	-
LAMIDOUO	-	-	-	-
TOTAL	73	99	113,9	1,04

Sources : CIDT

Tab. 13 : EVOLUTION DES EXPLOITATIONS ENCADREES

	1987-88	1988-89	1989-90
Sup. encadrées (ha) +	451	577	440,5
Nbre d'exploit.	35	73	141
Sup. /expl. (ha)	12,89	7,90	3,12

Coton + cultures vivrières.

Sources : CIDT

Tab. 14 : LES PRODUCTEURS DE COTON A ONDEFIDOUO (1990-91)

Classes (ha)	<1	1 à 1,9	2 à 4,9	5 et +	Total connu
Nombre	41	56	29	3	129
%	31,8	43,4	22,5	2,3	100

III. LE COTON, MOTEUR D'UNE TRANSFORMATION LIMITEE DES SYSTEMES DE PRODUCTION.

La transformation des systèmes de production de la Z.K.B. depuis le début des années 1980 s'est effectuée dans le cadre d'un projet de développement financé par différents bailleurs de fond étrangers et l'Etat ivoirien. L'objectif de ce projet était d'augmenter les revenus des exploitations du Nord-Est par le développement des cultures vivrières grâce à l'amélioration des méthodes de production et une plus grande commercialisation des produits vivriers. La vulgarisation des semences améliorées et des techniques nouvelles a été confiée à la C.I.D.T. (Compagnie pour le Développement des Textiles en Côte d'Ivoire), chargée de promouvoir l'agriculture dans les savanes ivoiriennes. Les difficultés d'évacuation et de vente des produits vivriers ont conduit les initiateurs du projet et la société d'encadrement à introduire la culture du coton dans la zone à partir de 1984, les prix de cette production étant garantis sur toute l'étendue du territoire national ainsi que l'achat de la récolte. Cette pénétration de la culture de rente s'est faite de façon inégale dans la Z.K.B.

1. L'introduction du coton

Le coton a connu un démarrage relativement lent dans la zone mais le mouvement s'est accéléré ensuite, le nombre de producteurs quadruplant et les superficies quintuplant entre 1987-88 et 1989-90 (tab.9). Surtout, alors qu'en 1990-91 on assiste à une régression des superficies cultivées dans l'ensemble du Nord-Est, ici la progression continue.

Toutefois, le niveau de développement de la culture textile reste modeste. Ainsi, la Z.K.B. qui représente 15,7 % de la population rurale de la sous-préfecture de Bouna, ne représente-t-elle que 12,0 % des superficies cultivées en coton (tab.10).

C'est qu'à l'intérieur de la zone, la répartition des producteurs est très inégale, la majorité étant groupée à Ondéfidou. Les différences de situations entre villages ainsi que les caractères techniques de la culture en rendent compte.

2. La culture du coton.

A la différence des cultures vivrières, le coton suppose une sédentarisation des cultures et l'utilisation d'intrants importants: semences sélectionnées, engrais, produits phytosanitaires. Ceux-ci sont avancés par la C.I.D.T. qui contrôle les opérations culturales et remboursés à la structure d'encadrement au moment de la commercialisation du produit. L'utilisation d'intrants qui évite l'épuisement des sols, permet une culture continue. Ainsi, les assolements changent, avec l'apparition d'une rotation coton/céréales/coton/ céréales.

Grâce à des techniques appropriées, les rendements sont dans l'ensemble relativement élevés. Sur les trois dernières années, ils dépassent 1 t./ha dans la Z.K.B. (tab.9). Les revenus ne sont pas négligeables. Déduit le coût des intrants (31 000 F CFA environ en 1987-88 et 1988-89) et compte tenu des prix payés par la C.I.D.T. (115F CFA/kg en qualité premier choix, 105 F CFA/kg, en second choix, jusqu'en 1989-90), ils sont de plus de 110 000 F CFA/ha, soit moins que l'igname (plus de 500 000 F CFA/ha), mais ils peuvent être renouvelés toutes les années ce qui n'est pas le cas dans la culture des tubercules. Ainsi, le coton nécessitant l'utilisation importante d'intrants, une quantité de travail élevée, mais fournissant une rémunération assez bonne à l'hectare tout en permettant la fixation des cultures, représente-t-il une réelle intensification des systèmes de production. Toutefois, la quantité de travail par ha élevé nécessaire à la conduite de la culture (environ 120 à 130 j./ha) en fait une spéculation moins rémunératrice de l'effort que l'igname précoce: moins de 600 F CFA/jour en 1986-87 et autour de 900 F CFA/jour en 1988-89 contre plus de 1000 F

CFA/jour pour l'igname (5). C'est ce qui explique l'inégal intérêt des paysans lobi pour le coton.

3. Les producteurs de coton.

Dans l'ensemble la réussite du coton dans la Z.K.B. est à mettre en relation avec la situation foncière et l'épuisement des terres. Peuplée à partir de 1969, la Z.K.B. a connu une augmentation rapide de sa population: 12,9 % par an en moyenne entre 1975 et 1988 (tab.11). La zone, vide en 1968, compte déjà 1879 hab. en 1975 et plus de 9 000 au recensement de 1988. Les densités, de 13 hab./km², sont supérieures à la moyenne régionale. Dans les plus anciens villages comme Ondéfidou ou Sépidou, la croissance se ralentit; en revanche elle reste extrêmement importante dans les villages les plus récents comme Lomidou créé en 1976.

C'est que dans les villages les plus anciens, dès le début des années 1980, les terres autour des habitations sont déjà épuisées, et les champs, dans le cadre d'un habitat groupé en gros villages, commencent à être très éloignés. On note alors, à partir de ces villages, un début d'exode vers le sud dans la sous-préfecture de Nassian, et vers l'ouest dans la région de Dabakala, de la part de paysans à la recherche de nouvelles terres à igname. Ces départs sont toutefois compensés par des arrivées encore importantes comme en témoigne la croissance des effectifs démographiques. Mais les terres disponibles se raréfient. Dès 1984, à Ondéfidou, par exemple, certains agriculteurs remettent en culture des jachères près du village, les terres neuves étant trop éloignées. Mais ils doivent abandonner l'igname qui ne prospère pas sur ces sols appauvris. A l'inverse, dans les villages les plus récents subsiste encore des terres disponibles.

Cette situation explique les différences entre localités (tab.12). Ondéfidou, village où le coton a le plus de succès, est le plus ancien, et le plus peuplé, partant, celui où le

(5) Les fortes variations entre les années sont liées aux inégalités de rendements (1 T/ha et 1,3 T/ha) et aux variations de coûts des intrants qui ont baissé en 1987-88.

manque de terres vierges est le plus important. Les paysans sont obligés d'aller à plus de 10 km parfois pour trouver des sols convenant à l'igname, ou ils sont contraints d'abandonner cette culture. Le coton qui réussit bien grâce à l'apport d'engrais, représente, dans ce cas, une alternative à la disparition de la principale source de revenus monétaires des agriculteurs. A contrario, la nouvelle culture commerciale ne perçoit pas là où les villageois peuvent encore faire de l'igname, comme à Lomidouo, les paysans trouvant dans ce cas la culture "fatigante" et "pas intéressante".

Toutefois d'autres facteurs interviennent également. Ainsi, la présence d'un encadrement fort, pour une culture aux techniques encore mal connues par les producteurs, et dont les rendements sont très sensibles à la qualité des soins, joue-t-elle un rôle décisif. Les villages où réside un encadreur connaissent un développement relativement plus fort du coton. Et Ondéfidouo, centre du projet dans la Z.K.B., village où la présence technique est la plus forte, est celui où le coton a le mieux réussi.

Pour autant, l'adoption de la nouvelle culture est inégale. Dans un premier temps, ce sont les plus gros exploitants qui ont adopté le coton. Bénéficiant d'une main d'oeuvre importante, ayant déjà, pour certains, adopté la culture attelée, ces producteurs n'abandonnent pas pour autant l'igname, même s'ils en réduisent les superficies. Fer de lance de l'innovation, ils diversifient en adoptant le coton.

Mais ensuite ce sont des petits producteurs qui viennent à la culture, comme semble en témoigner la réduction des superficies moyennes encadrées par exploitation (tab.13). Dans l'ensemble, il s'agit de jeunes agriculteurs qui adoptent cette culture pour se procurer du numéraire et échapper ainsi à la tutelle des anciens.

Globalement, les superficies cultivées en coton par exploitation sont relativement limitées (tab.12 et 14): moins de 1,5 ha/expl. en moyenne, la majorité, comme à Ondéfidouo, cultivant moins de 2 ha. Mais il faut tenir compte du fait que

le coton n'est qu'une des cultures au sein de l'exploitation, le producteur pratiquant aussi l'igname et les céréales, et par ailleurs, souvent, plusieurs membres d'une même exploitation, sont enregistrés comme producteurs par la C.I.D.T.

Enfin, il faut noter que dans une région où les taux de scolarisation sont parmi les plus bas de Côte d'Ivoire, le pourcentage de jeunes "déscolarisés" ayant adopté le coton est relativement important: % des producteurs sont allés au moins jusqu'au cours moyen, certains ayant même entamé un cycle secondaire. Toutefois, il s'agit de petits exploitants, l'école ne donnant pas forcément l'esprit d'initiative et l'aptitude à mobiliser la force de travail, nécessaires à l'extension importante des superficies. Ainsi, le dynamisme agricole reste-t-il principalement le fait de producteurs "traditionnels", symboles de la capacité d'entreprendre des lobi.

CONCLUSION

Dans l'ensemble, les producteurs de la zone comprise entre les cours d'eau Kolodio et Bineda, sont un bon exemple, du dynamisme de l'agriculture lobi dans le nord-est ivoirien. Fondé sur la production d'igname comme culture marchande et les céréales comme cultures vivrières, le système de production dominant, dans le contexte des prix actuels, paraît particulièrement rémunérateur de la journée de travail. Mais, extrêmement extensif, il suppose en permanence, le défrichement de nouvelles terres, et rend compte des migrations lobi.

La création de la Z.K.B. avait pour principal objectif la fixation des populations lobi en leur donnant un cadre matériel convenable dans des villages bien équipés. De ce point de vue, c'est un échec relatif dans la mesure où la migration à l'échelle du Nord-Est n'a pas diminué, et le moteur de cette migration, les systèmes de production, se sont perpétués. Toutefois, l'introduction du coton est en train de modifier les choses, car si la rémunération de la journée de

travail par cette culture reste faible, la plante textile, au moins jusqu'en 1989-90, présente deux avantages: la possibilité de cultiver des jachères inaptées à la culture des tubercules, et la garantie de l'achat de la récolte à un prix fixe, ce que ne permet pas l'igname, dont le commerce, "libre" est soumis aux aléas du marché, c'est à dire à la variation des cours et aux difficultés d'écoulement en période de surproduction.

L'avenir du coton dans le Nord-Est demeure toutefois incertain. La faible production locale et l'absence d'usines dans la région, jointes aux difficultés de circulation dans le Nord-Est, rendent le développement de cette culture peu rentable pour la C.I.D.T. D'autre part, la baisse du prix du coton au producteur, le renchérissement des coûts des intrants, diminuent l'intérêt de cette culture pour les paysans. Mais dans le cadre de la mise en oeuvre d'une politique rationnelle de développement rural incluant des mesures appropriées de conservation des ressources naturelles, il convient de signaler que le développement du cotonnier ne s'oppose pas, tout au contraire, à la solution de la question alimentaire chez les Lobi de la Z.K.B.. En effet, l'adoption d'une rotation localement adaptée, de type cotonnier-céréales, ne peut qu'être bénéfique à celles-ci, du fait de l'effet résiduel des engrais minéraux utilisés systématiquement sur la plante textile. Sans aucun doute, le maintien et la restauration de la fertilité des sols cultivés sont des conditions nécessaires à la sédentarisation des lobi. La culture de l'igname, telle qu'elle est conduite certes, la plus productrice dans les conditions actuelles de l'appauvrissement des sols cultivés et donc est plutôt un facteur d'accélération de la mobilité des agriculteurs. Par ailleurs, le cotonnier ne faisant l'objet d'aucun interdit, à l'instar de l'igname, son adoption peut se faire sans obstacle majeur au sein des exploitations agricoles au profit des jeunes adultes non encore "affranchis", peut-être plus aptes que les anciens à investir dans le processus de production agricole. Cependant, un déficit fondamental subsiste : assurer

l'avantage comparatif du cotonnier en hissant les rendements au dessus de la tonne et demi par hectare cultivé.

INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

- BISSON P., MORIN F., N'DAW P.S., 1988 -Rapport d'achèvement du programme de développement rural intégré des savanes du Nord-Est- Bouaké, C.I.D.T., 74 p. multigr.
- BORDES M., 1979-Note technique sur la culture de l'igname dans le Nord-Est. Sa place dans l'exploitation- Bondoukou, C.I.D.T., 12 p.multigr.
- CHALEARD J.L., 1990-Croissance urbaine et dynamisme rural: l'igname des lobi (Côte d'Ivoire)- in Dynamique des systèmes agraires. La dimension économique-Paris, ORSTOM (coll. Colloques et séminaires), p. 128-145.
- CHALEARD J.L., FECKOUA L., PELISSIER P. (1990)-Réponses paysannes à la croissance urbaine en Côte d'Ivoire septentrionale- Cahiers d'Outre-Mer, 43 (169), janvier-mars 1990:5-24.
- FIELOUX M., 1980- Les sentiers de la nuit-Paris- ORSTOM (coll. Travaux et Documents, N°110), 199 p.
- LABOURET H., 1931-Les tribus du rameau lobi (Volta Noire moyenne)- Paris, Institut d'Ethnologie, VII, 510 p.
- N'DAW P.S.(1984)-Rapport d'évaluation du Projet Nord-Est-Bondoukou,C.I.D.T., première partie, 27 p. multigr.
- N'DAW P.S.(1987)-Structures d'exploitation, production vivrière et revenus- Bondoukou, C.I.D.T., 110 p. multigr.
- N'DAW P.S. (1989)-An introductory study of farming systems in the zone Kolodio-Bineda (Bouna)-Tokyo, Institute of developing economies (Africa Research Series, n°3), 33 p.
- REPUBLIQUE DE COTE-D'IVOIRE. MINISTERE DE L'AGRICULTURE - DIRECTION DE LA STATISTIQUE - Annuaire de statistiques agricoles.
- SAVONNET G., 1962-La colonisation du pays Koulango (Haute Côte d'Ivoire) par les lobi de Haute-Volta-Cahiers d'Outre-Mer, 15 (57): 25-46.

SAVONNET G., 1985-Instabilité des lobi dans le nord-est ivoirien et développement agro-pastoral- Bouaké, C.I.D.T., 70 p. multigr.